

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
PAROISSE ST. JACQUES,
Convent P. O.,
Louisiana.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.
Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PAIX DES ANNONCES:
Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.
Nouvelle-Orléans:—A. G. Romani, Tchoupitoulas St., No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Juste Come, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.
Nouvelle-Ibérie:—Auguste Girard.
Vacherie:—Morris Feitel.

CENTENAIRE
—DE—
VOLTAIRE.

I.
L'antiquité eut ses demi-dieux, dont les temps modernes ont ri, mais à tort.
Les demi-dieux de l'antiquité païenne ne sont pas précisément ridicules, et la pensée de quasi-déification des hommes, qui remonte aux temps les plus reculés de la Grèce, qui n'est pas même abandonnée aujourd'hui, n'est pas absolument risible et grossière. Il ne faut pas la condamner ironiquement et sommairement. C'est même là une conception pleine de grandeur et d'une haute portée morale. Elle fut inspirée par un esprit vraiment supérieur et souverainement religieux. On aurait tort de n'y voir qu'une infirme et misérable superstition. Elle dit plutôt la reconnaissance des hommes pour ceux qui s'illustrèrent par de nobles actions, de glorieux poèmes et de puissantes vertus. Et la reconnaissance des peuples et due à de tels personnages, comme aussi l'admiration. Car ils ont été des législateurs, des inventeurs, des héros, des poètes, des hommes divins, des mortels aimés des dieux. Leur taille avait quelque chose de surnaturel. La civilisation est en partie leur œuvre. Sans eux, sans leur passage sur la terre, sans leur dévouement, sans la lumière et l'héroïsme qui se sont dégageés de leur vie et de leur tâche, l'humanité, stationnaire dans les ténèbres, n'aurait point fait un pas dans la voie du vrai, du bien et du beau, qui est la route infinie. Par l'accomplissement du devoir, manifestation de la conscience et de la liberté, ils ont découvert le travail, qui est le vrai, la justice, qui est le bien, et Dieu, qui est la morale et le beau. Ils ont été des révélateurs et des créateurs. Ce sont eux qui nous ont donné la Grèce antique et illustre, non encore surpassée dans beaucoup de ses chefs-d'œuvre, éternellement poétique et classique, qui vivra autant que les générations et les siècles dans la mémoire et l'étonnement des générations et des siècles.
En vérité, les demi-dieux de l'antiquité ne furent pas exactement de la pacotille ordinaire. Il ont été glorieux et quasi-déifiés pour quelque chose. Leur nom est le synonyme d'une grandeur ou d'une puissance. Si Hercule, par exemple, eût passé sa vie aux genoux d'Omphale, filant, souriant, s'amoindrissant dans une oisiveté indigne et lâche, la Grèce héroïque et fière de l'aurait point honoré. Mais les douze travaux de l'Hercule grec commandent l'admiration et le respect de l'humanité. Le dit Hercule, dont le nom est jeune encore, en séparant les montagnes de Calpé et d'Albya, qui formaient autrefois une seule montagne, a créé une mer, la Méditerranée, et une forteresse imprenable, Gibraltar. Ce qui n'était point facile. Le premier-venu ne fait pas de ces choses-là, et si le français Gérard a tué des lions à coups de carabine, Hercule, le héros grec dont le carabine fut une massue, a étonné le lion de Némée dans ses bras. Faites-en autant. Et connaissez-vous

quelqu'un qui se soit plus glorieusement suicidé que le fils d'Alémène? Car l'immense bécher du mont Cète, après une longue vie de promesses, de hauts faits et d'incroyables travaux, est quelque chose de splendide. Une telle mort, après une telle vie, vous mérite l'immortalité. On doit vous mettre au rang des dieux, des immortels, des *athanatoi*, comme disaient les Grecs eux-mêmes. Votre mémoire est dans le cœur des hommes, dans la gratitude des temps, dans la beauté et l'utilité de ce qui ne passe point. En vous honorant, ce qui est un devoir, on vous imite, ce qui est une vertu. Vous faites partie de la grande histoire de ceux qui ne meurent pas, que l'on glorifie sur des preuves, qui sont la foi, la grandeur et l'exemple de l'humanité reconnaissante. Vos statues, vos autels et vos temples, souvenirs de vos œuvres et de vos bienfaits, ne sont ni un fétichisme burlesque, ni un panthéisme grossier, ni une coupable idolâtrie. On inclinant la tête devant ces autels, ces statues et ces temples, comme on le doit, on ne fait aucunement acte de servilité et de superstition, et ce n'est point devant un mensonge que vous vous inclinez, mais bien devant que vérité. Car ils sont des enseignements et des témoignages. Ils instruisent, ils éclairent et ils guident. C'est par eux que la tradition se continue et que le progrès poursuit sa marche dans les siècles. On s'élève en s'élevant comme eux. Est-il même défendu de les surpasser? Non pas, vraiment, et la chose est possible. Mais on aurait tort de les adorer, puisque, bien que grands, ils sont mortels.

II.
Le christianisme, lui aussi, a ses demi-dieux, ses élus, c'est-à-dire ses saints. De plus, ses saintes.
Le mot *Saint*, de par l'étymologie latine *sancto*, signifie sanctifié, attaché, voué et consacré. Il est vieux et bon.
Un saint est celui qui se conforme à la loi de Dieu, qui est la loi de vérité, de beauté et de justice, c'est-à-dire la *Loi*. Le saint, homme pieux, vertueux et courageux, est tout le contraire du pécheur, du prévaricateur et du blasphémateur. On n'est jamais saint en marchant contre la loi et par les chemins obscurs du mensonge et de l'hypocrisie. Les Pharisiens tourment le dos à la sainteté. La sainteté n'est pas une vertu négative. Elle veut des actes, des affirmations, des témoignages, *opera*. Elle ne se contente point de vaines paroles, de vaines prières et d'apparences vaines. C'est aux mains plutôt qu'aux genoux qu'on la reconnaît, au cœur plutôt qu'au visage. Les visages sont menteurs, et leur beauté est souvent un masque. La sainteté exige l'accomplissement sérieux des multiples devoirs dont la vie humaine est faite, et la plus héroïque sincérité. Loin de nous détacher du monde, sous prétexte qu'il est méchant, mauvais et faux, elle nous lie—*sanctat*—par les puissants liens de la famille, de la patrie et de l'humanité. C'est comme fils, comme père, comme citoyen et comme homme que nous la méritons. Rien de tout cela, et nous ne sommes rien. A défaut d'une de ces choses, nous sommes incomplets. Dans l'isolement, dans l'immilité pour les autres, dans l'oubli d'un seul de nos devoirs, nous ne le possédons pas. En nous cloîtrant, en nous éloignant de nos semblables, en nous vivant que pour nous, en nous complaisant dans des prières et des pratiques personnelles, nous sommes tout autres que des saints. Nous ne sommes pas même des demi-saints. Si la foi qui n'agit pas, comme on l'a fort bien dit, n'est pas une foi sincère et ne mérite aucune récompense et reconnaissance, la sainteté qui n'aurait pour objectif que votre individualité, votre salut particulier et spécial, ressemblerait quelque peu à de l'égoïsme. Car le dévouement, qui est une sainteté, peut-être même la sainteté, commande le sacrifice de soi-même. Et ce dévouement s'affirme toujours par des devoirs remplis, par des actes généreux et par des vertus positives. Faire est la condition requise et absolue. Prier serait insuffisant. Tout mérite est fait d'œuvres, et d'œuvres utiles aux autres: à vos semblables, à votre famille, à votre patrie et à l'humanité. Car le plus petit des hommes, dans le sens du génie, de la richesse ou du pouvoir, peut et doit être utile à ses frères. Il est au monde pour cela. Inutile, est-il encore un homme? Séparé des autres, mysanthrope religieux ou irreligieux, que vaut-il? N'a-t-il pas été créé pour vivre en société, pour se conformer à la loi, pour ne se soustraire à aucun des devoirs et à aucune des obligations qui sont le véritable accomplissement de la vie? La perfection est-elle possible ailleurs? Et nous n'admirerions que sans bénéfice d'inventaire, avec la plus grande réserve, les mendicants et les oisifs comme Labre, dit le

Bienheureux. Sainte Alacoque ne nous inspirera qu'une vénération secondaire, et nous lui préférerons Thérèse de Cépède, Thérèse qui pria pour Satan lui-même et voulait faire descendre l'amour aux Enfers, pour les illuminer. Mais, sans réserve alors, au nom de la sainteté que Dieu mit au cœur des hommes et des femmes, nous n'économiserons point notre vénération pour Vincent de Paul, Vincent de Paul qui, se souvenant que son divin Maître avait aimé les petits enfants, allait par les rues et les chemins, recueillait l'enfant abandonné et leur servait de père. Vincent recueillait aussi les vieillards, ces enfants de la faiblesse. Levons-nous chapeau ou notre bonnet, messieurs, devant la Sœur de Charité qui passe, et saluons la fille de saint Vincent. Les œuvres sont là, simples et sublimes. Il faut admirer et honorer. Cette sainteté d'en bas, du père des Landes, de la fille du peuple, est une grande leçon et un exemple suprême. C'est comme un rayonnement de l'Évangile. Vous pouvez l'opposer à l'omnipotence des rois, à l'insolence des puissants et à la vanité des gloires humaines. C'est la continuation des miracles de Jésus, qui transit *benefaciendo*. Mais il faut le *benefaciendo*. Quand ne suffirait pas, ni même *laerguando*.

III.
La pensée de vénérer et d'honorer comme saints des hommes qui furent bons, charitables, aimants, généreux, vertueux, courageux et héroïques, quand il y en a tant qui ne sont rien de tout cela, est une pensée pieuse, haute, chrétienne et philosophique.
Ne la raillions pas.
S'il est des saints peu éclatants, douteux même, dont la canonisation semble une faveur, et si beaucoup ont été méconnus, oubliés ou méprisés, la pensée n'en est pas moins une admirable pensée. Le monde chrétien, du reste, ne pouvait pas précisément sanctifier les hommes vertueux et les philosophes du monde païen. Il était obligé de s'en tenir à ses annales, à ses archives, à ses apôtres, à ses confesseurs, à ses martyrs et à son sacerdoce. Les religions, même les meilleures, ont naturellement un faible pour ceux de leur église. Faut-il même dire, pour être dans le vrai, qu'il est permis d'avoir parfois des préférences de race, de patrie et de nationalité? Les papes, bien qu'infidélités, sont hommes à de certains moments. *Quando dormitat Homerus*.
Quant à la croyance, acceptée par beaucoup, que le canonisé, le saint, l' élu, celui qui occupe une place dans le ciel, est un puissant intercesseur auprès du Dieu de miséricorde et de justice, c'est une croyance naïve et touchante. Elle ne fait pas de mal. Si elle ne change point la loi, si elle n'influence pas le Maître, si elle ne détermine pas des miracles en faveur de ceux qui l'intercedent—Point que nous ne voulons pas toucher, n'étant pas docteur en théologie—elle a tout au moins l'efficacité de la prière. Comme toute croyance élevée, comme toute morale supérieure, comme toute spiritualité, elle est bonne à l'esprit, au cœur et à la conscience. On ne supplie pas un saint sans rendre hommage à sa sainteté, comme aussi sans faire un effort pour mériter ses bonnes grâces. Et cet effort est un engagement au bien, une intention d'imiter, parfois même un triomphe. Il faut mieux, dans sa pensée et ses sympathies, fréquenter les hommes de bien, de vertu et d'héroïsme, que les autres. C'est une fréquentation noble. Vous avez dans l'âme un idéal superbe. Que si votre *Légende dorée* est un peu merveilleuse, singulière et naïve, d'ordinaire écrite et témoinnée par des hommes simples et dans des temps étranges, elle est toujours charmante. Celle de Patrick, par exemple, admirable par certains côtés irlandais, est splendide de cette *Légende dorée*, qui firent des miracles, que les hommes ont aimés et bénis pour leurs bonnes œuvres, sont meilleure compagnie que celle qu'on trouve aux contes du jour et aux romans modernes. Si leur foi est simple, leur foi est grande. Si le miracle est douteux, le miracle est religieux. Au reste, nombre de ces saints, au moyen âge de l'ignorance et des ténèbres, furent des savants. Nous leur devons peut-être la conservation des lettres latines et des lettres grecques. St. Bernard fut un savant. Il n'a pêché que par excès de zèle contre Abelard, Arnaud de Brescia et plusieurs autres.
Le culte de Julie, au point de vue philosophique comme au point de vue religieux, n'est donc pas un culte absurde, et l'Église, en honorant les saints, en les fêtant à certains jours, en les offrant comme modèles à la vénération et à l'imitation des hommes, est éminemment sage et morale. L'homme a besoin d'un ty-

pe devant lui. Et que ce type soit pris dans la cité, dans la patrie ou dans la religion, étant un type de piété, de patriotisme ou d'honneur, il est nécessaire. Sainteté, au reste, signifie grandeur. Et la grandeur peut se trouver partout, dans toutes les classes, dans toutes les conditions, dans toutes les races, avec le soldat, le citoyen, le prêtre, le savant et le père. C'est même ce principe de véritable noblesse, de mérite personnel et de vertu éclatante qui donne à la démocratie son affirmation la plus haute et la plus positive. Vincent de Paul, qui vécut aux temps de Louis XIII et de Richelieu, fut plus grand que ce roi et ce cardinal.
Mais s'il faut honorer les saints, les vénérer et les imiter, parcequ'ils furent bons, parcequ'ils furent absolument moral, il serait peut-être imprudent d'aller jusqu'à l'adoration. Il ne faudrait pas pour eux rétablir le culte des images. Car s'ils ont droit à nos respects et à nos offrandes, il serait puéril de les mettre au premier plan du ciel et d'oublier que Dieu est plus grand qu'eux. La mariolâtrie et la jésépholâtrie sont de l'idolâtrie. Quant à ceux qui dérochent les offrandes des saints, on sait leur nom.

IV.
Voltaire, certes, ne fut point un saint.
Il n'en a, du reste, jamais réclamé le titre et l'honneur, et les Jésuites, ses premiers maîtres, n'ont jamais songé à lui donner une place au calendrier, à côté de St. Ignace de Loyola.
Car Voltaire fut l'élève des Jésuites, et il resta toute sa vie l'ami du bon père Porée. Amitié qui honore le père Porée. Par contre, Nonotte fut son ennemi constant, acharné et mutilé. Nonotte, grâce à Voltaire, a l'immortalité de ceux qui ne possèdent ni génie, ni esprit, ni talent, mais beaucoup d'ignorance et d'impudence.
Mais si Voltaire n'est point un saint, s'il est dans le monde des amis et des admirateurs, il compte aussi des ennemis acharnés et nombreux. Jamais homme, dans sa vie qui fut longue, après sa mort qui date de cent ans, n'a été assailli comme lui. La fureur, la rage et la démençe ne l'ont point épargné. Vivant, il fut proscrit; mort, il fut jeté dans de la chaux vive par quelques peaux royales de 1814. Quant aux livres, aux diatribes et aux sermons qui l'ont abominé, ils sont innombrables. Louis Veuillot de temps en temps, le souffleta encore de sa main apostolique et romaine. Il prétend même que Voltaire n'avait pas d'esprit, n'ayant que celui des autres, et qu'il ne savait point écrire sa langue. C'est juste. Veuillot contamine Nonotte, et Veuillot aspire aux honneurs du calendrier. Zoile est éternel, comme aussi Bazile.
Mais pourquoi ce déchaînement de colères, de fureurs et d'imprécations contre le plus grand homme du XVIII^e siècle? Que lui veut-on encore, maintenant qu'il est mort, un tas de petits roquets stupides et de drôles sans esprit, sans talent et sans cœur? Qu'a donc fait Voltaire pour que la haine s'acharne à son nom, insulte à sa renommée et le poursuive comme un damné, un excommunié et un maudit? Est-il l'un de ceux qui ont persécuté les hommes, massacré les femmes, égorgé les enfants, ou créé le tribunal de l'Inquisition et le Saint-Office? Lui doit-on la St. Barthélemy ou quelque monstruosité de ce genre? Est-ce bien un Voltaire réel ou un Voltaire imaginaire qu'on livre à l'exécration des peuples? Entendons-nous.
C'est que les ennemis ordinaires de Voltaire le méconnaissent ou ne veulent point le connaître. Calomnier est facile. On brûlait autrefois. Mais si, par ignorance ou par malice, vous accédez ce grand homme d'avoir été un athée, un blasphémateur, un profanateur, un ennemi de la religion et de l'Église, l'on vous répondra, lettres, livres et faits en main, que Voltaire n'a jamais été rien de semblable. Il n'a point attaqué les éternels principes sur lesquels repose la morale des sociétés. Les abs, les mensonges et les superstitions ont seuls attiré ses coups. Il n'eut de railleries que pour les absurdités, de colères que pour les méchancetés, d'horreur que pour les crimes. St. Nonotte est un pécheur veniel. L'infâme qu'il voulait écraser, selon ses propres paroles, n'était pas l'Église, celle-ci plutôt que celle-là, mais bien la Superstition, l'Injustice et l'Erreur le revoltait. Il aimait la liberté. Les esprits supérieurs, croyez-le, et Voltaire en était certainement un, aiment ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est grand et ce qui est beau. Leur cœur n'est point fermé aux splendeurs et aux magnificences. Ils confessent toutes les vérités, s'inclinent devant tous les principes nécessaires et proclamant intelligemment Dieu. Ce ne sont point des négateurs, mais des

affirmateurs. Leur raison, plus souveraine que la nôtre, édifie. Renverser le préjugé, le mensonge, l'erreur et la superstition, c'est édifier. C'est à l'œuvre de tous ceux à qui furent accordés le génie et la supériorité de l'intelligence. De tels hommes sont dans le progrès et la lumière. Il faut les admirer comme bienfaiteurs de l'humanité. Il y aurait crime, lâcheté ou folie à leur jeter des pierres. On ne lapide point, sans être imbécile ou méchant, les révélateurs, les prophètes et les saints. Car nous leur devons l'œuvre anguste, le livre lumineux et l'affranchissement. Ils sont les meilleurs témoins de la philosophie et de la religion, qui sont sœurs. On leur ouvre le Panthéon, le Panthéon de la reconnaissance, sans leur demander s'ils ont absolument en le même credo, s'ils ont adoré dans le même temple, s'ils ont eu ou n'ont pas eu certaines faiblesses et certaines petitesse, si leur génie ou leur courage, à de certains moments, n'a pas eu son quart d'heure d'ombre ou de défaillance, mais parcequ'ils ont été bons, utiles, grands savants, amis de l'humanité et saints. Au-dessus des petites confréries du clocher, qui n'ont pas toujours de vastes horizons devant elles, il y a la majestueuse fraternité de l'esprit et du génie, qui rayonne aux sommets de tout le faisceau des intelligences, des vertus et des supériorités, et qui confond dans une même splendeur, pour une admiration commune, au nom de la justice suprême, tous ceux qui ont pensé, parlé, écrit et agi pour la vérité, la liberté et l'affranchissement des hommes. Socrate en est, Voltaire aussi; mais Nonotte n'en est pas, et Louis Veuillot proteste.

V.
Certes, comme écrivain, comme homme et comme caractère, Voltaire n'est pas irréprochable. Il a des taches. L'homme fut parfois faible, et le génie qu'on s'est plu à nommer universel, parcequ'il eut de grandes ailes et une puissante envergure, n'a pas toujours brillé d'un merveilleux éclat.
On connaît le poète, l'historien et le savant.—le savant qui oublie parfois de l'être. Quant à sa philosophie, elle a, comme lui, trop d'esprit pour être profonde.
L'on a reproché à Voltaire, non sans raison, d'avoir été l'adulateur des rois, des grands, des courtisans et des courtisanes.—de Frédéric, de Catherine, de Louis XV, de Richelieu, de la Pompadour et de plusieurs autres. Il ne ménagea point les louanges au cardinal de Bernis, qu'il nommait *Babel la Bonquetière*. Mais il faut être indulgent pour le penseur et l'écrivain. Il vivait au temps des lettres de cachet, il avait connu la Bastille de bonne heure, il lutta contre tout un monde influent, puissant et dominateur. Seul, sans appui, sans amis haut placés, sans protecteurs couronnés, sans rois, reines et courtisanes dans son jeu, il n'aurait pas vécu 84 ans. Du reste, il avait été l'élève de ceux qui justifient les moyens par la fin. Qu'on lui pardonne. Ses lettres intimes ont dit plus tard qu'il n'y avait point de lâcheté et de servilité dans son caractère. Est-ce bien lui qu'on peut nommer un courtisan, et les louanges qu'il donne, non sans malice, ne furent-elles pas sollicitées des uns et méditées des autres? Le royaume du génie faisait l'humaine à la royauté du hasard, et le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi était un personnage plus extraordinaire que le roi lui-même. Et si le philosophe de Ferney eut des gentilhommes et des madrigaux pour Grillon II, Faigle de Meaux, avant lui, n'avait pas été trop inexorable pour la Montespan. Les femmes sont un moyen, et leurs grâces sont un triomphe. En outre, Voltaire aurait prouvé de l'ingratitude en oubliant que Ninon lui avait souri à son berceau et donné des livres. Zaïre, Charles XII, l'Essai sur les Mœurs, l'Anglois, soixante volumes de poésie, de philosophie, d'histoire, de sciences, de contes, de romans et d'une correspondance aussi variée que spirituelle, le tout dans une langue admirable de clarté, de limpidité, de bon sens, de raison, de finesse et de force, comme aussi très souvent de noble et généreuse cloquence, rachètent tout cela.
Cependant, disons-le, comme écrivain et comme homme, Voltaire fut un très mauvais livre et un très mauvaise action. L'esprit, en ce cas, ne justifie ni le livre ni l'homme. Voltaire a dû en ronger plus d'une fois. C'est une tache à son nom et à sa gloire, et de semblables débauches d'imagination, avec tout le charme de leur style, sont doublement coupables. Car s'il est dans l'histoire de France une physionomie pure, héroïque et belle,—pure comme celle d'une vierge, belle comme celle d'une sainte, héroïque à n'en point trouver une autre qui lui soit comparable, c'est assurément la

physionomie de Jeanne d'Arc. L'humble fille qui, aimant la France, écrivit et mourut pour elle, est une véritable sainte. L'auréole de son front d'héroïne et de martyre a quelque chose de divin. Est-il vraiment possible que cette admirable vierge, qui porta l'amour de la France et la foi en Dieu jusqu'à l'héroïsme du bécher, ait pu devenir le thème d'odieuses et d'indécentes plaisanteries; et Voltaire n'aurait-il pas dû s'agenouiller comme les autres devant l'une des gloires les plus chastes de sa patrie et devant l'une des martyres les plus touchantes de l'humanité? Michelet, l'historien du peuple, l'a compris, lui. C'est avec tendresse, respect et vénération, avec une grande piété, une sensibilité exquisse et un patriotisme de fils, qu'il écrit l'histoire de la paysanne de Domrémy. La fille du hameau, un instant la France, et la France du peuple et de Dieu, est tout à la fois une naïve et resplendissante figure. Jamais légende ne fut plus splendide et plus religieuse. La patrie est sublime dans cette femme, plus sublime que la Judée dans Judith. Il faut admirer et s'agenouiller. Les boureaux, soldats ou prêtres, sont à maudire. Quant aux écrivains, railleurs et fétichistes, impies et impurs, dussent-ils s'appeler Voltaire, ils sont coupables, misérables et criminels.

VI.
Que ne peut-on déchirer cette page souillée, inique et cynique!
Mais si Voltaire fut vraiment grand, d'une grandeur sérieuse et durable, c'est-à-dire inattaquable, et s'il a mérité la reconnaissance et l'admiration des hommes et des temps, c'est comme apôtre de la liberté et de la tolérance. Et c'est là, du reste, son caractère véritable et son caractère universel. Nul plus que lui et mieux que lui n'a défendu les droits de la justice et de l'humanité. Car s'il est un Voltaire malin, railleur, spirituel, vindicatif et même cynique, comme nous le savons, il est un Voltaire d'une clouance entraînant et généreuse, d'un cœur hardi et d'une raison souveraine, d'une émotion et d'une indignation superbes, qui réclama l'affranchissement des serfs, plaida la cause de Calas, disputa courageusement et noblement les victimes aux boureaux. Les *factums* pour Sirven, pour Lally et pour Calas sont plus beaux que toutes les harangues de Demosthènes et de Cicéron. On y lit, en paroles puissantes et éclatantes, l'amour de la justice, l'horreur du fanatisme et le dogme à la fois humain et si divin de la tolérance religieuse. On sent que le philosophe, qui est également un chrétien, quoiqu'il ne dise et quoiqu'on en dise, parle avec toute la surabondance du cœur et de la vérité. La passion y est solennelle. L'homme s'adresse à la postérité et au monde. Ce n'est plus l'ami de Frédéric, de Catherine, de Richelieu et de la Pompadour. Le gentilhomme ordinaire a disparu. Il n'y a plus rien de petit dans l'écrivain et dans le patriarcale de Ferney. L'incapacité de l'homme s'est effacée dans la grandeur et la majesté de la cause. Voltaire ne sourit plus dans ce rôle auguste. Il a Calas à défendre, à sauver et à réhabiliter. Ce Calas est le protestantisme persécuté, dragonné, brûlé vif, n'ayant pas le droit de penser, de prier et d'aimer,—de vivre,—qui rentre dans la vie, dans le droit et dans l'honneur, non pas comme secte, non pas comme église, non pas comme luthéranisme ou calvinisme, mais comme pensée, comme liberté et comme conscience. La conscience est inviolable. On n'y touche pas sans crime. Elle est dans le domaine de Dieu. Et demain, après les persécutions, les tortures et les bûchers, grâce au dogme de la tolérance, qui est le premier des dogmes chrétiens et philosophiques, les guerres les plus affreuses, les plus sanglantes, les moins justifiées, seront impossibles. Si les hommes s'égorgeaient encore, fous et stupides, pour un morceau de terre ou un lambeau de pouvoir, le nom de Dieu, qui est le nom de la miséricorde infinie et de la bonté éternelle, ne sera plus prononcé dans ces égorgements féroces, comme à la Saint-Barthélemy d'exécrable mémoire. Un pape, homme de paix, n'approverait pas ces forfaits. L'Église, honorée et libre dans les églises honorées et libres, sera désormais triomphante par la vérité, par la foi et par le christianisme. Son exemple sera l'exemple des temps primitifs. Vous entrez dans une civilisation supérieure. La France, élue dans ses penseurs, ses prophètes et ses héros, aura sa Révolution. Et cette Révolution, universelle par sa générosité et son esprit, évangélique dans ses consciences et ses progrès, sera l'affranchissement général. Elle proclamera les droits de l'homme à côté des devoirs de l'homme. Le plus misérable des fils de la terre, hier esclave, sera un maudit, aura sa part de vérité, de justice et de lumière.